

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Les deux pigeons / Pierre Des
Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p.46-49

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les deux Pigeons

Ce sont deux pigeons du pays, l'un est de Chatillon et l'autre de Chambovay. Ils s'aiment d'un amour tendre. Celui de Chatillon prétend être un aigle, un aigle royal : *Aquila non capit muscas*. Et certainement celui de Chambovay pense de même. Tous deux ont tort : ce sont des pigeons, ils en ont les ailes et le cœur. Ils ne savent que voler bas et ils s'aiment d'un amour tendre, ils s'aiment avec effusion, ils s'aiment à la folie. Tout leur est commun, mais surtout les peines et les souffrances. Si l'un a la coqueluche, l'autre cache la tête sous son aile et ne roucoule plus : il a la fièvre. Ils ont les mêmes amours et les mêmes haines, les mêmes plumes et le même roucoulement ; le nom seul les distingue !

Tendre couple, heureux pigeons !

Ce ne sont pas des pigeons ordinaires : par exemple, ils n'aiment pas les mouchérons. Un de ces vilains se permit un jour de mettre « son nez hors de sa hutte », et d'aller bourdonner dans les plumes de nos deux oiseaux ; il éprouva l'effet de leur mortelle inimitié. Mais les mouchérons ne sont pas bêtes faciles à exterminer. Un lion, nous dit Lafontaine, n'a rien à faire contre eux ; un lion pourtant vaut bien deux pigeons... Le moucheron donc esquiva les coups de bec des oiseaux, et le voici qui revient tout entier, avec le même bourdonnement. C'est lui qui bourdonne.

On se rappelle la violente éruption du cerveau de Monsieur Henri de Chatillon, sur la fin de l'automne dernier, quand les feuilles tombaient, et les curieuses laves que ce volcan cracha dans notre petite revue. Ces laves, qui nous parurent d'abord seulement étranges, nous inquiétèrent ensuite et nous firent songer à l'avenir et à la sécurité de

notre République d'Agaune. Prêcher, par exemple, qu'un professeur est un esclave qui doit servir plusieurs maîtres — en d'autres termes, que le disciple est au-dessus du maître — et qu'un étudiant doit chauffer sa machine jusqu'à la faire sauter, nous semble dangereux et tout au moins inopportun. Nous avons donc repoussé cette doctrine — qui n'est pas nouvelle d'ailleurs — et nous avons démontré que chez nous le disciple n'est pas au-dessus du maître, et qu'il serait désastreux pour le maître et pour le disciple que l'état actuel des choses fut renversé. Et nous avons exposé notre opinion sans songer le moins du monde qu'elle nous mériterait l'épithète de « roquet argneux ». Il nous a semblé que, usant depuis bientôt sept ans des fonds de culotte sur les bancs du collège, l'expérience pouvait nous rendre juge compétent en la matière et donner à nos paroles un certain fond de vérité.

Or voici que monsieur de Chatillon, l'un des pigeons, celui qui dit ce que l'autre pense, répond à notre article et s'érige en défenseur intrépide des opinions de son ami. Son intention est louable et a droit au respect de tous ; il est d'un cœur bien né de rester fidèle à l'amitié dans les jours malheureux, si tempora fuerint nubila. Mais quand on présente une opinion, il ne suffit pas de dire qu'elle est vraie, il faut le prouver ; et quand on veut détruire l'opinion d'un adversaire, il ne suffit pas non plus de dire qu'elle est fausse, qu'elle repose sur des « erreurs grossières, des sophismes mal dissimulés et d'impudentes élucubrations », il faut également le prouver. C'est ce que vous avez complètement oublié, monsieur de Chambovay ; vous n'avez essayé de démolir aucun des arguments avancés contre la thèse de votre ami, ils subsistent tous et n'ont pas perdu un iota de leur valeur. En conséquence, il nous est permis de maintenir intégralement toutes nos précédentes affirmations, et cela sans qu'il soit nécessaire de fournir un supplément de preuves.

C'était pourtant la seule chose qui fût utile et qui eût donné raison d'être à votre pièce de littérature. Vous auriez pu ensuite vous asseoir sur les ruines de notre argumentation, et tout à votre aise épancher sur nous le trop plein de votre cœur, et nous arroser de vos bénédictions.

Ces bénédictions d'ailleurs, dont sont mouchetées vos pages comme la peau du léopard, nous comprenons sans peines qu'elles vous étaient précieuses pour consoler l'ami souffrant, et ramener en son cœur un peu de joie et de sérénité ; c'est un jeu naturel auquel se cramponnent ordinairement certaines âmes acculées aux grandes difficultés. Mais bénir un moucheron n'est pas chose facile, et il ne faut pas pour cela un goupillon ordinaire.

De toutes les choses galantes, et galamment dites, qui nous étaient destinées, une seulement est arrivée à son adresse ; on nous accuse de n'être pas partisans des études grecques. Nous n'acceptons pas ce reproche que rien ne justifie, et nous déclinons l'honneur d'avoir mis Homère, Sophocle, Démosthène et Socrate sous un boisseau. Nous n'avons jamais poussé les cris de guerre et de victoire qu'on nous prête. Que notre opinion à ce sujet diffère sensiblement de la vôtre, nous n'en faisons pas mystère.

Nous estimons qu'une réforme sérieuse et *intelligente* des programmes d'études et de maturité servirait infiniment plus la cause grecque et toutes les causes en général que toutes les apologies réunies des héros de l'Attique, y comprise celle de monsieur de Chatillon qui - entre parenthèse - ne modifierait pas nos sentiments, s'ils étaient même peu indisposés contre le divin Homère.

La langue et la poésie française en particulier y trouveraient peut-être leur affaire, et personne n'aurait plus sujet de s'en plaindre. Nous pensons encore que deux-cents-quatre-vingt-dix-neuf mauvais thèmes et trois mille vers traduits à l'américaine sont œuvre parfaitement inutile et ne peuvent qu'inspirer le dégoût d'une langue que l'on ne

connaîtra jamais et qui, pourtant, mérite d'être connue et estimée. Enfin nous sommes persuadés qu'un chant de l'Illiade ou un livre de Xénophon, intelligemment traduit par l'élève, à l'aide d'un Alexandre, lentement mais entièrement interprété, médité, digéré avec le secours du professeur, suffirait pour ouvrir nos cœurs et nos intelligences à ces immortelles beautés que l'on s'efforce d'ancrer à nos cerveaux à grands coups de maillet, mais qui n'entrent pas, parce que, voyez-vous, « qui n'y voit pas, n'y croit pas ». *Ignoti nulla cupido.*

Allons donc ! vivre sans aimer le grec, est-ce vivre ? Il faut être raisonnable !

Allez, pigeon de Chambovay, allez roucouler ça au pigeon de Chatillon.

Pierre DES HUTTES.